



HAL
open science

Retour vers le futur : les Cultural Studies et l'école de Birmingham. Introduction

Maxime Cervulle, Nelly Quemener

► **To cite this version:**

Maxime Cervulle, Nelly Quemener. Retour vers le futur : les Cultural Studies et l'école de Birmingham. Introduction. *Poli – Politiques des Cultural Studies*, 2022, 15, pp.2-15. hal-04269941

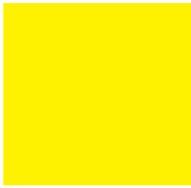
HAL Id: hal-04269941

<https://hal.science/hal-04269941v1>

Submitted on 3 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Retour vers le futur : les *Cultural Studies* et l'école de Birmingham

Back to the Future: Cultural Studies and the Birmingham school

Maxime Cervulle

Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis, CEMTI
maxime.cervulle@univ-paris8.fr

Nelly Quemener

CELSA Sorbonne Université, GRIPIC
nelly.quemener@sorbonne-universite.fr

Depuis le début des années 2000, les *Cultural Studies* n'ont cessé de se diffuser dans le paysage universitaire français. Nombreux sont les colloques, traductions, thèses, numéros de revue, monographies ou manuels qui ont participé du développement et de l'adaptation du domaine aux spécificités de la recherche en France et posé les jalons de l'appropriation de certains concepts à l'instar de la politique de l'identité ou des représentations. Cette diffusion croissante est pourtant loin d'avoir exhumé toute la complexité des *Cultural Studies* et certains pans de leur histoire, de leur épistémologie et de leur méthode restent aujourd'hui méconnus, qu'il s'agisse par exemple des conditions de constitution du Centre for Contemporary Cultural Studies (CCCS) de Birmingham en « école » ou des rapports avec d'autres approches ou écoles de pensée influentes, à l'instar de l'école de Francfort.

Le quinzième numéro de *Poli – Politiques des Cultural Studies*, qui inaugure un nouveau nom et un nouveau format pour la revue, propose de revenir à l'école de Birmingham afin d'en explorer les apports pour la recherche contemporaine. Il ne s'agit pas tant de combler les lacunes de l'historiographie des *Cultural Studies* que, par le recours à l'histoire des idées, à la généalogie des concepts et à la sociohistoire des écoles de pensée, de mieux saisir la pertinence et les conditions d'actualisation du modèle épistémologique, pédagogique et politique du CCCS. Qu'apporte par exemple la théorie de la conjoncture de Stuart Hall à l'étude de la société française contemporaine ou, à l'inverse, en quoi ce cas empirique invite-t-il à redéfinir une telle appréhension du concept de conjoncture ? L'enjeu est aussi bien d'étudier des moments charnières de discussion et formalisation théorique au sein du CCCS afin d'éclairer des tensions théoriques contemporaines, que de complexifier et d'enrichir les approches actuelles grâce aux apports du CCCS.

Vertige des origines

Poser la question des origines d'une pratique intellectuelle revient souvent à s'avancer dans un dédale de récits concurrents, si ce n'est contradictoires. La recherche des origines s'apparente à la mise au jour d'une multitude de strates discursives, plus ou moins institutionnalisées. Au sein des *Cultural Studies*, le vertige des origines est particulièrement aigu. Non seulement les figures prééminentes du domaine ont chacune proposé des

généalogies dissonantes, mais la dissonance a elle-même été érigée au rang de mode de narration dominant de l'histoire de cette tradition de pensée. Le problème que pose l'histoire des *Cultural Studies* n'est en effet pas tant de savoir si celles-ci émergent avant tout des pratiques pédagogiques qui se sont forgées dans le mouvement pour la formation continue et dans l'éducation populaire, comme l'a soutenu Raymond Williams¹ (1989), si elles prennent d'abord forme dans le foisonnement des pratiques militantes et intellectuelles de la gauche extraparlamentaire des années 1960 avec l'émergence de la *New Left*, ou si comme le formulerait Richard Hoggart, elles constituent en premier lieu une transformation interne des études littéraires liées à leur rencontre avec une conception anthropologique de la culture dans un contexte d'industrialisation de ses formes. L'historiographie des *Cultural Studies* a ceci de problématique, et de particulièrement intéressant, que son institutionnalisation a surtout valorisé le refus de la clôture définitionnelle du champ (Hall, 2017 [1992]) et érigé la variation du récit des origines en régime d'écriture dominant.

À partir du début des années 1980, Stuart Hall s'est engagé de façon régulière dans l'écriture de récits scientifiques visant à présenter et discuter les *Cultural Studies*. Il en a détaillé les fondements théoriques, il a rendu saillantes les lignes de clivage épistémologique qui traversaient le domaine, il a exposé les tenants et aboutissants de leurs principales problématiques en les inscrivant dans leur contexte institutionnel. Une lecture attentive de ces différents récits, qui sont autant d'exercices de réflexivité, permet de constater non seulement la diversité des angles choisis au fil des ans pour raconter le développement des *Cultural Studies*, mais surtout leur caractère profondément contradictoire. Ces contradictions, ces discordances, voire ces incohérences se situent aussi bien au niveau de la « mystique » des *Cultural Studies* qu'à des échelons plus fondamentaux, théoriques et épistémologiques.

Avec le terme de « mystique », nous voulons évoquer la recherche du point d'origine des *Cultural Studies*, la tentative de mettre au jour le « moment fondateur » – un type de

1 Voir aussi l'ouvrage de Tom Steele (1997) qui poursuit cette voie d'historicisation : *The Emergence of Cultural Studies 1945-1965 : Cultural Politics, Adult Education and The English Question*.

récit rétrospectif qui, dans sa dimension héroïque, participe de l'édification *a posteriori* d'une école de pensée (Fabiani, 2005). Plus que de fixer un point d'origine et de stabiliser ainsi l'histoire de « l'école de Birmingham », les différents récits de Hall diffractent le prétendu moment inaugural et pluralisent les conditions d'émergence des *Cultural Studies*. Cette variation dans la manière d'écrire l'histoire du domaine a été pour Hall « une manière de redéfinir les *Cultural Studies* en fonction des conjonctures » dans lesquelles il les déployait (Cervulle, 2017, 29). Du côté des enjeux théoriques ou épistémologiques, Hall se soustrait aux attentes en termes de linéarité d'un récit scientifique qui ferait la démonstration sans équivoque de la cohérence et de la « cumulativité » des connaissances produites. C'est plutôt sur les frictions épistémologiques et sur le caractère parfois chaotique des confrontations théoriques propres à l'émergence d'un champ que Hall insiste. Les récits qu'il en donne ne cèdent en rien au lissage rétrospectif de ces tensions. Les *Cultural Studies* apparaissent alors moins comme offrant un cadre théorique parfaitement stabilisé que comme un champ mouvant dessinant des « espaces de problématisation » (Grossberg, 2010, 48). Aussi les récits pluriels de l'histoire des *Cultural Studies* que Hall fournira tout au long de sa vie intellectuelle sont-ils assez éloignés de la narration épique au masculin offerte par exemple par Armand Mattelart et Érik Neveu (1996, 16), qui met en avant des « pères fondateurs », et les figures tels « trois mousquetaires » des sciences humaines et sociales (Richard Hoggart, Raymond Williams, Edward P. Thompson) flanqués d'un d'Artagnan (Stuart Hall). Sous la plume de Hall, la mystique prend l'eau, l'héroïsme scientifique se dilue dans une longue série de conflits théoriques, et le récit de la science en train de se faire et de la pensée en mouvement s'expose précisément comme récit, nécessairement provisoire et soumis aux contingences théoriques et institutionnelles du temps où il est écrit.

Cette contingence revendiquée dans la manière d'écrire l'histoire des *Cultural Studies* fait puissamment écho à l'une des propriétés distinctives de cette tradition telle que l'a décrite Lawrence Grossberg (2010) : son « conjoncturalisme ». Assumer la position hallienne d'une historiographie conjoncturaliste invite à poser la question : de quelle histoire des *Cultural Studies* avons-nous donc besoin ? Comment celle-ci peut-elle désormais

s'écrire, à la lumière des avancées de leur internationalisation et de leurs développements en France depuis une quinzaine d'années, mais aussi au prisme des conflictualités politiques actuelles ? Autrement dit, comment les réécritures contemporaines de l'histoire du champ peuvent-elles participer de sa redéfinition, de façon à actualiser la pratique des *Cultural Studies* et à revivifier certains de ses concepts majeurs plutôt que de les muséifier ? Comment retrouver le tranchant de la pratique critique développée à l'école de Birmingham sans tomber dans une célébration vaine qui contribuerait à la figer dans l'époque au sein de laquelle elle s'est développée, marquant alors implicitement son inadéquation pour penser le présent ?

Résonances futures

Dans le contexte français, l'histoire de l'importation des *Cultural Studies* a souvent pris la forme d'un récit négatif, celui d'une rencontre qui n'a pas eu lieu ou bien sous le sceau d'une incompréhension si ce n'est d'un conflit plus ou moins sourd. Les tenants de ce récit négatif déplorent alors les résistances qui s'exprimeraient à l'égard de cette tradition au sein du paysage français des SHS (voir par exemple Darras *et al.*, 2007), et tentent d'en identifier les raisons explicatives : provincialisme et monolinguisme, prégnance de l'universalisme républicain, réticences vis-à-vis des politiques de l'identité et de leurs expressions épistémologiques, oppositions à la remise en cause du découpage disciplinaire des objets ou encore méfiances à l'égard de la critique des hiérarchies culturelles. Malgré l'intérêt des analyses conduites à l'aune de ce récit, il nous semble désormais pertinent de nous en éloigner, pour au moins deux raisons. D'abord, car il tend à insister sur les impossibilités, les blocages, plutôt que de mettre en avant les mises en pratiques locales et effectives des *Cultural Studies* ou les proximités épistémologiques entre ce domaine et des traditions de recherche qui ont prospéré dans le contexte français. D'autant plus que l'on peut dorénavant constater en France des formes d'appropriation soutenues des *Cultural Studies* dans différentes disciplines, et tout particulièrement en sciences de l'information et de la communication (SIC). Ensuite, car l'insistance sur les résistances à cette tradition a tendance à en reproduire une vision partielle, qui procède parfois entièrement du regard

porté sur lui par ses détracteur·trice·s, sans pouvoir véritablement rendre compte de ses conditions organiques de développement en Grande-Bretagne ni des nécessités auxquelles il répondait. Cette manière de représenter les *Cultural Studies* participe ainsi pleinement de la mystification de leurs origines, car elle ne permet pas d'apprécier les tensions générées à l'époque par leur émergence – par exemple les conflits internes au CCCS ou au sein de l'Université de Birmingham (Connell, Hilton, 2015 ; Cervulle, 2021), ceux qui sont nés en relation aux mouvements sociaux de la période, ou encore ceux entretenus avec les laboratoires en communication qui commençaient alors à émerger à Leeds ou Leicester (voir Turner, 1990 ; Cervulle, 2022).

Ce numéro entend donc faire fructifier d'autres récits. Le regard rétrospectif sur l'école de Birmingham qu'il propose est moins un retour vers le passé que vers le futur des *Cultural Studies*. Chacune des contributions s'attache ainsi à mettre en résonance un certain récit du champ avec une compréhension de la conjoncture. Quelles ressources peut-on y puiser pour penser à nouveaux frais le néolibéralisme (Simon Dawes) ? Quelles applications peuvent avoir les notions de « subculture » et de « contre-culture » pour penser les mouvements culturels contre-hégémoniques actuels (Marc Kaiser) ? En quoi une généalogie des usages de la sémiologie politique à l'intersection des SIC et des *Cultural Studies* peut permettre de mieux saisir ses apports à la compréhension et contestation des rapports de genre (Virginie Julliard et Stéphanie Kunert) ? Quelle traduction méthodologique de la conception hallienne du « travail des représentations » s'avère nécessaire pour appréhender l'idéologie dans les séries télévisées (Sarah Lécossais) ? Comment réarticuler le social et le psychique, dans une conception de la subjectivité et de l'identification mettant en dialogue les apports de Stuart Hall et de Judith Butler (Audrey Benoit) ?

Ces contributions inédites côtoient deux traductions de textes plus anciens, qui racontent chacun sous un angle différent un pan de l'histoire des *Cultural Studies*. Le texte de Stuart Hall, « Le problème de l'idéologie. Un marxisme sans garanties », déploie dans toute sa densité la conflictualité théorique autour des usages du concept d'idéologie et permet de mieux saisir le contexte du débat marxiste dans les décennies qui ont précédé

l'avènement des *Cultural Studies* et les conditions du recours, au sein de ces dernières, à la conception althussérienne. De son côté, le texte de Charlotte Brunson, « Un voleur dans la nuit. Histoires de féminisme dans les années 1970 au CCCS », constitue un rappel indispensable de la dimension incarnée de l'histoire intellectuelle, ainsi que de l'ancrage de la pensée dans des pratiques concrètes de travail institutionnellement situées. Elle donne ainsi à voir les tensions auxquels la montée de la pensée féministe a soumis le Centre de Birmingham. Le texte de Marc Kaiser évoque également l'histoire du CCCS pour rendre compte des conditions d'émergence des travaux sur les « subcultures » et donner à apprécier la spécificité du contexte politique et institutionnel qui a permis leur avènement. Son objectif, ce faisant, est surtout de rendre compte du développement contrarié du concept de « contre-culture » dans ce cadre, puis de sa montée en puissance ultérieure dans un champ des *Popular Music Studies* travaillant de manière critique l'héritage de Birmingham.

Explorer la conjoncture

En plus de se défaire d'une certaine mystique, ce « retour vers le futur » dessine autant d'actualisations possibles du projet théorique des *Cultural Studies* tel que conçu au sein de l'école de Birmingham. Ce projet se donne pour principal objectif de saisir les manifestations culturelles du changement et s'appuie pour cela sur le « principe de spécificité historique » de toute formation sociale (Hall, 2013 [1980], 167). Il esquisse ce que Lawrence Grossberg (1993) nomme une « théorie des contextes », située à la charnière d'une approche structuraliste et gramscienne, qui cherche à comprendre tout à la fois les conditions d'émergence des structures qui régissent les sociétés et les possibilités locales de leur renversement. Dans le sillage des travaux de Stuart Hall, ce projet ne nie nullement les traits communs et continuités entre des formations sociales distinctes, mais il se refuse à faire des rapports de pouvoir une abstraction, une structure unique et universelle, qui déterminerait l'ensemble des pratiques. Il s'agit alors d'une part de rendre compte de rapports de pouvoir en perpétuel mouvement et actualisation, tels qu'ils se configurent à une époque et dans une situation donnée. Il s'agit d'autre part d'appréhender les crises et

discontinuités historiques comme le produit d'un faisceau de contradictions et d'une multitude de déterminations. Dans cette démarche, le contexte n'est plus tant le point de départ que la finalité de l'analyse.

Comme le souligne ce numéro à maintes reprises, Stuart Hall n'a eu de cesse de préciser les contours d'un tel projet, esquissant au fil de ses écrits, notamment ceux portant sur les rapports sociaux de race (2013 [1980] ; 2013b [1996]), une véritable méthode. Cette dernière consiste à envisager les rapports sociaux comme un ensemble de pratiques advenant aux niveaux économiques, politiques et idéologiques, qui, à défaut d'établir des permanences, n'en sont pas moins « racialement structurées » (Hall, 2013 [1980], 167). Dans les sociétés post-esclavagistes, le racisme repose ainsi, d'un point de vue économique, sur l'exploitation d'une main-d'œuvre racisée dont la composition diffère selon le pays considéré, allant des noir·e·s aux immigrant·e·s européen·ne·s et latino-américain·e·s aux États-Unis, aux femmes et aux Irlandais·e·s en Grande-Bretagne. Il constitue en outre un ressort politique, au sens où il dessine le socle de politiques de l'identité forgées depuis une expérience de la subordination par la race en même temps qu'il relève d'un facteur de division des classes populaires contribuant à l'affaiblissement de la lutte face au capital. Il est enfin au cœur du fonctionnement idéologique et se matérialise dans des représentations et des discours qui soutiennent les hiérarchies et les structures de domination et instituent la différence raciale au travers d'un système d'opposition binaire blanc/noir, nous/autre, culture/civilisation (Hall, 1997).

Ce numéro propose de tirer certains fils de cette approche par la conjoncture. Avec la traduction du texte de Stuart Hall et la contribution de Sarah Lécossais, il souligne la pertinence d'une « redécouverte » permanente de l'idéologie (Hall, 2008 [1980]). Chez Hall, l'idéologie est appréhendée telle une unité formée au niveau discursif au moyen de systèmes d'équivalence qui condensent et donnent une cohérence à un ensemble d'éléments fragmentés. Loin de l'idée d'une « fausse conscience » ou d'une ignorance face aux rapports de domination, l'idéologie doit être appréhendée en tant qu'elle produit des effets de réalité, c'est-à-dire qu'elle se donne à voir pour vraie et instaure autant d'allants de soi et de cadres naturalisés d'interprétation du monde social. Elle est saisie comme la

condition pour faire sens des événements qu'elle s'attache à signifier, le processus par lequel certaines visions du monde et certains discours s'imposent comme hégémoniques. Elle est toutefois aussi le ressort d'une domination « sans garantie » et fait l'objet de contestations, qui s'attachent à défaire les processus connotatifs et les articulations du langage pour produire de nouvelles chaînes de signification.

Ce numéro invite par ailleurs à explorer le pouvoir constitutif des représentations et des discours dans l'avènement des sujets politiques. Comme le rappelle Audrey Benoit dans sa contribution, la production de l'idéologie repose chez Hall sur l'interpellation – concept que Hall tire des écrits d'Althusser – qui dessine les positions possibles du sujet (Hall, 2008 [1988], 247) à partir desquelles le monde qui nous entoure fait sens. Cette interpellation, qui opère au niveau discursif, est la condition d'une rencontre entre des discours et des forces sociales aux intérêts parfois disparates, et le socle de formation des subjectivités. C'est ainsi que Hall s'interroge dans les années 1980 sur le « consentement populaire » au *thatchérisme*, dans lequel il voit l'actualisation d'une idéologie bourgeoise venant contredire les intérêts des classes les plus modestes. Pour saisir cette contradiction, Hall s'attarde sur ce que Benoit désigne non pas comme l'identité, mais le « problème de l'identification », qui comprend « des processus psychiques par lesquels [une] personne se reconnaît comme sujet, c'est-à-dire s'approprie cette identification, avec une marge possible de résistance ». Il souligne ainsi combien le discours du *thatchérisme* parvient, au travers de ces processus, à détacher les sujets d'une position initiale, notamment de classe, et à former des regroupements, des alliances ou des « blocs » au sens gramscien, qui peuvent paraître contradictoires – en rassemblant par exemple les discours de la classe bourgeoise, moyenne et populaire autour d'une même position patriarcale.

Ce numéro interroge enfin les ponts entre le « populisme autoritaire » identifié par Hall (2008b [1985]) durant les années Thatcher et le « néolibéralisme » d'un Emmanuel Macron ou d'un Donald Trump. La contribution de Simon Dawes fait à ce titre un parallèle entre la lecture proposée par Hall de l'idéal d'un « marché libre et d'un État fort », prôné par le *thatchérisme* et le mélange contemporain de libéralisme et d'autoritarisme, ce qu'elle évoque sous le terme d'« hybrides autoritaires, qui optent pour une gestion politique *via* le

contrôle et la coercition plutôt que par l'obtention du consentement » dont la néolibéralisation ne serait ici qu'une façade. Surtout, elle défend l'idée que, plutôt que de se focaliser sur les enjeux de définition et de caractérisation du néolibéralisme, il est préférable d'interroger le néolibéralisme en tant qu'une des conjonctures du capitalisme, participant d'un processus historique marqué par une tension constitutive entre un conservatisme de droite et une tendance social-démocrate de gauche. L'approche par la conjoncture esquisse donc des perspectives particulièrement engageantes pour l'appréhension des contradictions internes au libéralisme contemporain, sensible dans le déploiement d'une extrême droite forte parallèlement à l'avènement de régimes de respectabilité afférents à la montée en puissance des politiques minoritaires.

Interroger les méthodes

L'exploration de la conjoncture implique de porter un regard critique sur les méthodologies qui permettent de l'appréhender. Ce « retour vers le futur » est l'occasion de mettre à l'honneur certains travaux récents en France qui s'approprient l'approche de Stuart Hall sur des terrains spécifiques et au contact de matériaux le plus souvent médiatiques². La contribution de Sarah Lécossais est représentative du développement d'une véritable démarche d'analyse des représentations, ici de la sérialité. Tout l'enjeu est de déployer des outils permettant de rendre compte des chaînes de signification privilégiées qui façonnent les fictions télévisuelles et de la façon dont ces dernières cristallisent des rapports sociaux de classe, de genre et de race qu'elles participent par ailleurs à produire. L'épreuve du terrain et de la relation au matériau audiovisuel s'avère ici heuristique. Elle confronte la recherche à la façon dont ces rapports de pouvoir et ces idéologies se matérialisent d'un point de vue discursif et sémiotique. Au cœur du « bricolage méthodologique » (Lécossais, Quemener, 2018) déployé par Lécossais se déploie ainsi toute une réflexion sur la position de la chercheuse face à son corpus et les conditions pratiques de la mise en récit des rapports de pouvoir dans les dits et les non-dits des représentations. Il s'agit alors d'explorer les formes concrètes des imbrications de la classe,

2 Voir également à ce sujet Dalibert, 2020.

du genre et de la race – qu’elles relèvent du montage, de la construction narrative, des effets de marquage ou encore des techniques visuelles – tout autant que de considérer ce que les représentations relèguent dans le « hors champ » (Lauretis, 2007 [1987]).

Dans le sillage de cette réflexion méthodologique, la contribution de Virginie Julliard et Stéphanie Kunert livre quant à elle un récit inédit de la place de la sémiologie au sein des écrits fondateurs des *Cultural Studies* sur les textes médiatiques. En soulignant les emprunts aux travaux de Roland Barthes (1970 [1957] ; 1965) et de Monique Wittig (1980), elle établit des ponts entre l’approche en *Cultural Studies* et les développements de la sémiologie/sémiotique au sein même des SIC en France. Une telle contribution éclaire un aspect central des contradictions évoquées plus haut : les rapports sociaux, ici de genre, s’ancrent certes dans les régimes du dicible et de l’indicible, mais ils se matérialisent également dans une « guerre sémiotique ». Comme le soulignent les autrices, leur analyse exige donc une attention portée à « la médiation des signes, l’ouverture du texte, la variété possible (mais limitée) des interprétations ». Les contradictions évoquées plus haut, loin d’être désincarnées, se donnent à voir dans les ambivalences et la conflictualité sémiotique des représentations médiatiques. Elles relèvent tout autant des processus d’encodage qui les inscrivent au cœur même des textes, que des resignifications dont les textes peuvent faire l’objet au cours de leurs circulation et réception. Ce détour par la sémiologie/sémiotique propose ainsi de considérer le versant sémiotique de la conflictualité et esquisse une autre version de ce que Lécossais évoque par l’expression « travail des représentations », au travers duquel ces dernières produisent des visions du monde qu’elles ne cessent en même temps d’amender et déplacer.

Ce « retour vers le futur » ne se cantonne toutefois pas à l’analyse des contradictions internes aux représentations et discours. Il dessine des pistes pour penser les mécanismes d’absorption des contradictions au-delà de la seule opération d’unification au niveau discursif. L’approche par la production discursive du sujet développée par Judith Butler (2005 [1990] ; 2002 [1997]) dans le sillage de Foucault, sur laquelle s’attarde Audrey Benoit, contribue au déploiement d’une méthode d’analyse de la conjoncture qui consiste à se défaire de l’identité, de la subjectivité et des catégories comme présupposés, pour insister

sur le pouvoir performatif du langage. Il s'agit alors d'appréhender la conjoncture et le sujet en tant que produits d'un *continuum* de pratiques discursives aux effets constitutifs. Moins évidente dans ce dossier et pourtant sous-jacente, l'approche par les affects développée par Lawrence Grossberg (1996) dessine l'horizon de phénomènes collectifs « sans identité », constitués au travers de logiques de rapprochements et de rencontres. Ces derniers, plutôt que le produit d'une identification à une position instituée au niveau discursif, reposeraient sur un ensemble de dynamiques relationnelles au sein desquelles le simple fait de se montrer dans un même espace serait valorisé. Ce faisant, Grossberg ouvre la voie pour penser l'agrégation de pratiques disparates comme l'effet de forces qu'il qualifie d'affectives, en ce qu'elles impliquent tout à la fois une dynamique de rapprochement et de distanciation et un horizon d'attentes sensibles³.

Conclusion

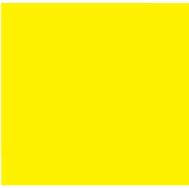
En interrogeant l'actualité des *Cultural Studies*, et plus particulièrement celle de l'école de Birmingham, ce quinzième numéro de la revue *Poli* souhaite contribuer à la dynamique actuelle de développement et traduction culturelle de ce domaine de recherche – particulièrement vivace à l'heure actuelle dans le contexte des sciences humaines et sociales françaises. Il initie à ce titre une double lecture des *Cultural Studies*. L'une rend compte de l'histoire d'un domaine en perpétuelle transformation, dont le récit n'est jamais stabilisé et ne cesse de faire l'objet d'actualisation. L'autre consiste à appréhender le socle théorique des *Cultural Studies* en tant qu'approche, elle-même soumise à un ensemble de mises à l'épreuve théorique et méthodologique et une confrontation aux terrains et matériaux de la recherche. Cette double entrée nous semble constituer le point de départ de nouvelles réflexions et de possibles renouvellements des travaux en *Cultural Studies* en France, à la charnière d'une connaissance du domaine et d'une opérationnalisation des concepts.

3 Sur ce sujet, voir Quemener, 2018 ; 2021.

Bibliographie

- Barthes Roland (1965), *Éléments de sémiologie*, Paris, Denoël/Gonthier.
- Barthes Roland (1970 [1957]), *Mythologies*, Paris, Seuil.
- Butler Judith (2002 [1997]), *La Vie psychique du pouvoir. L'assujettissement en théorie*, trad. de Brice Matthieussent, Paris, Léo Scheer.
- Butler Judith (2005 [1990]), *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, trad. de Cynthia Kraus, Paris, La Découverte.
- Cervulle Maxime (2017), « Stuart Hall, une pensée de l'articulation », in Stuart Hall, *Identités et cultures : politiques des Cultural Studies*, édition établie par Maxime Cervulle, trad. de Christophe Jaquet, Paris, Éditions Amsterdam, p. 10-46.
- Cervulle Maxime (2021), « Le Centre for Contemporary Cultural Studies de Birmingham : une pratique critique collective entre crises et contradictions », in Malek Bouyahia, Franck Freitas Ekué et Karima Ramdani (dir.), *Stuart Hall : encoder le réel, décoder le culturel*, Paris, La Dispute, p. 63-84.
- Cervulle Maxime (2022), « Hall (Stuart). La théorie du codage/décodage », *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics* [en ligne], disponible sur : <http://publictionnaire.huma-num.fr/notice/hall-stuart>.
- Connel Kieran, Hilton Matthew (2015), « The working practices of Birmingham's Centre for Contemporary Cultural Studies », *Social History*, vol. 40, n° 3, p. 287-311.
- Dalibert Marion (2020), « Le métarécit national des médias d'information : entre production de la race et de la classe et légitimation des rapports sociaux », *Recherches féministes*, vol. 33, n° 1, p. 35-51.
- Darras Bernard, Bourcier Marie-Hélène, Cusset François et Mattelard Armand (2007), « Les études culturelles sont-elles solubles dans les *cultural studies* ? Entretien avec Marie-Hélène Bourcier, François Cusset et Armand Mattelart », *MEI – Médiation & Information*, n° 24-25, p. 7-32.
- Fabiani Jean-Louis (2005), « Faire école en sciences sociales », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [en ligne], n° 36, disponible sur : <http://journals.openedition.org/ccrh/3060>
- Grossberg Lawrence (1993), « Cultural Studies and/in New Worlds », *Critical Studies in Mass Communication*, n° 10, p. 1-22.
- Grossberg Lawrence (1996), « Identity and Cultural Studies : Is That All That There Is ? », in Stuart Hall et Paul Du Gay (dir.), *Questions of Cultural Identity*, Londres, Sage, p. 87-107.
- Grossberg Lawrence (2010), *Cultural Studies in the Future Tense*, Durham, Duke University Press.

- Hall Stuart (2008 [1982]), « La redécouverte de “l’idéologie” : retour du refoulé dans les *Media Studies* », in *Identités et cultures : politiques des Cultural Studies*, édition établie par Maxime Cervulle, trad. de Christophe Jaquet, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, p. 129-168.
- Hall Stuart (2008 [1988]); « Le crapaud dans le jardin : thatchérisme et théorie », in *Identités et cultures : politiques des Cultural Studies*, édition établie par Maxime Cervulle, trad. de Christophe Jaquet, Paris, Éditions Amsterdam, p. 229-258.
- Hall Stuart, (2008 [1992]), « Les *Cultural Studies* et leurs fondements théoriques », in *Identités et cultures : politiques des Cultural Studies*, édition établie par Maxime Cervulle, trad. de Christophe Jaquet, Paris, Éditions Amsterdam, p. 17-32.
- Hall Stuart (2008b [1985]), « La populisme autoritaire : réponse à Jessop *et al.* », in *Le Populisme autoritaire. Puissance de la droite et impuissance de la gauche au temps du thatchérisme et du blairisme*, trad. de Hélène Sauvage, Étienne Beerlham, Christophe Jaquet, Paris, Éditions Amsterdam, p. 157-173.
- Hall Stuart (2013 [1980]), « Race, articulation et sociétés structurées “à dominante” », in *Identités et cultures, vol. 2 : politiques des différences*, éd. établie par Maxime Cervulle, trad. de Aurélien Blanchard et Florian Vörös, Paris, Éditions Amsterdam, 2013, p. 113-178.
- Hall Stuart (2013 [1996]), « La “race” : un signifiant flottant », in *Identités et cultures, vol. 2 : politiques des différences*, éd. établie par Maxime Cervulle, trad. de Aurélien Blanchard et Florian Vörös, Paris, Éditions Amsterdam, 2013, p. 95-111.
- Hall Stuart (1997), « The Spectacle of the “Other” », in Stuart Hall (dir.), *Representation. Cultural Representations and Signifying Practices*, Londres, Thousand Oaks et New Dehli, Sage, p. 223-291.
- Lauretis Teresa de (2007 [1987]) « La technologie du genre », in *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*, trad. de Sam Bourcier, Paris, La Dispute, p. 37-94.
- Lécossais Sarah et Quemener Nelly (2018), « Introduction : Faire parler les archives », in Sarah Lécossais et Nelly Quemener (dir.), *En quête d’archives. Bricolages méthodologiques en terrains médiatiques*, Paris, Ina Éditions, p. 7-13.
- Mattelart Armand et Neveu Érik (1996), *Introduction aux Cultural Studies*, Paris, La Découverte.
- Quemener Nelly, « “Vous voulez réagir ?” L’étude des controverses médiatiques au prisme des intensités affectives », *Questions de communication*, n° 33, 2018, p. 23-41.
- Quemener Nelly, *Les réactions à Dieudonné au prisme des intensités affectives : d’un emballement médiatique à l’avènement d’une communauté réactive en ligne*, Manuscrit original de l’habilitation à diriger des recherches, Université Lumière Lyon 2, 2022.
- Steele Tom (1997), *The Emergence of Cultural Studies 1945-1965 : Cultural Politics, Adult Education and The English Question*, Londres, Lawrence & Wishart.



Williams Raymond (1989), « The Future of Cultural Studies », in *The Politics of Modernism : Against the New Conformists*, Londres, Verso, p. 151-162.

Wittig Monique (1980), « La pensée *straight* », *Questions féministes*, n° 7, p. 45-53.